

LAURENT LAGARDE

EYROLLES ● POCHÉ

Les cinq sur la photo



« Une histoire lumineuse qui explore la force
des liens familiaux et le pouvoir de l'espoir.
Elle vous donnera sans nul doute l'envie de voyager
et de vous abîmer dans la contemplation de paysages,
fussent-ils urbains et proches de vous !
J'ai déjà prêté le livre à une copine,
c'est dire si j'ai aimé... »

1001chapitres

« La plume de l'auteur est très belle, légère,
poétique, drôle et émouvante. Mais aussi addictive,
impossible de lâcher cette quête une fois commencée.
Avec des chapitres courts, il n'y a pas de temps morts,
je ne me suis pas ennuyée une seule seconde. »

Rowenabookine pour 20Minutes

« L'émotion et l'espoir sont au rendez-vous
dans *Les cinq sur la photo*. L'auteur réussit à aborder
des thèmes délicats avec sensibilité, sans jamais
sombrier dans le pathos. Au contraire,
c'est avec une touche d'humour et de légèreté
que Laurent Lagarde nous guide à travers
cette exploration des liens familiaux et de l'identité. »

So busy girls

« J'ai découvert une plume bienfaisante
pleine de finesse, de maîtrise et de délicatesse
qui fait de ce livre un roman exceptionnel
que je recommande à l'infini. »

@evasionlivresque

Éditions Eyrolles
61, bd Saint-Germain
75005 Paris
info@eyrolles.com
www.editions-eyrolles.com

Cet ouvrage est paru pour la première fois en 2024,
dans la collection « Pop'Littérature ».

Éditrice externe : Nolwenn Tréhondart

Depuis 1925, les éditions Eyrolles s'engagent en proposant des livres pour comprendre le monde, transmettre les savoirs et cultiver ses passions !

Pour continuer à accompagner toutes les générations à venir, nous travaillons de manière responsable, dans le respect de l'environnement. Nos imprimeurs sont ainsi choisis avec la plus grande attention, afin que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement. Nous veillons également à limiter le transport en privilégiant des imprimeurs locaux. Ainsi, 89% de nos impressions se font en Europe, dont plus de la moitié en France.

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, sur quelque support que ce soit, sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

© Éditions Eyrolles, 2024, 2025
pour la présente édition
ISBN : 978-2-416-01782-7

LAURENT LAGARDE

Les cinq sur la photo

● EYROLLES
Romans

Du même auteur

Troisième jeunesse, Nouveaux Auteurs 2021, Pocket 2023,
Prix du roman Femme Actuelle 2021 / Coup de cœur
des lectrices.

À mes Spice Girls préférées

Chapitre 1

Il n'y a pas de photo des enterrements, juste des souvenirs en noir et blanc.

Maman est morte le lendemain de nos dix ans, un âge suffisant pour comprendre et souffrir. Je revois l'allée du cimetière, le corbillard qui roule au pas, et je sens la main de ma sœur crispée dans la mienne. Nous menons cette manifestation silencieuse, suivies par un maigre cortège. Le cercueil descend, des roses sont jetées et des gens nous embrassent. Tonton Jérèm' est à côté de nous, la cravate de travers, les cheveux ébouriffés. Il ne réalise pas encore que sa vie vient de changer.

L'officier de cérémonie est venu nous saluer, puis nous sommes restés seuls tous les trois. Appuyés sur leur pelle, les fossoyeurs attendaient que nous partions. Enfin... Il me semble qu'ils avaient une pelle, je n'en suis plus très sûre, et je n'ai pas connu d'autre enterrement depuis. C'est le premier et le dernier de ma vie. Je ne me souviens pas de la couleur du ciel. Il n'existait plus, c'était une journée à ras du sol, une journée tête baissée. La terre absorbait tout : notre mère, nos regards et nos larmes.

Nous étions sans doute émouvantes, blondes petites jumelles aux yeux rougis de larmes. Un chagrin d'enfant en deux exemplaires, une double dose de tristesse, deux petits mannequins pour pompes funèbres.

Tonton Jérèm' nous a raccompagnées et il n'est pas reparti.

À bien y réfléchir, Jérémy était le dernier adulte à qui confier deux orphelines. Il avait vingt-cinq ans, et était l'inventeur du cache-cache dans le noir. Nous éteignions les lampes, baissions les stores et la partie commençait. En pleine lumière, c'était un dandy à chemise ouverte, boucles sur la nuque et mèche ondulante. Il était grand, beau, et promenait sa silhouette élégante d'héritier dans les boîtes de nuit de la capitale. La présence à ses côtés de deux jumelles blondinettes a encore renforcé son sex-appeal. Un coup d'œil sur son annulaire suffisait à le ranger dans la catégorie craquante du « père célibataire ». Nos copines et leurs mères étaient toutes amoureuses de lui, et c'était la star des réunions parents-profs de début d'année. Il entrait dans la classe, magnifiquement en retard, et s'excusait d'un sourire et de deux notes de sa voix de basse. La prof principale gloussait comme une adolescente : « Ce n'est pas grave, on vient juste de commencer », et il venait s'asseoir près de nous, sous l'œil noir des rares pères présents, pendant que les mères se retenaient pour ne pas arracher sa chemise.

On était bien sûr ses premières fans et super fières de lui. Comme toute famille, nous avions notre rituel matinal. Nous nous levions, Laura filait dans la salle de bains et je descendais à la cuisine préparer le petit déjeuner. Chaque semaine, nous

inversions cet ordre, mais nous allions toujours ensemble réveiller Tonton Jérèm', avec un mug de café fumant. De temps en temps, nous trouvions une fille endormie qui ne s'était pas éclipsée assez tôt pour nous éviter. Nous prenions alors plaisir à tirer les rideaux et à sauter sur le lit en l'appelant papa. Nous laissions la lumière le réveiller et filions nous préparer. À 7 h 30, nous partions à l'école. Il nous embrassait dans l'entrée et se recouchait.

La fin des cours coïncidait avec le début de sa journée. Imaginez Hugh Grant vous attendant à la sortie de l'école, dans une Aston Martin Virage. Voilà... Vous avez l'image. Nous courions vers lui et sautions à l'arrière du cabriolet ; nos places étaient minuscules, mais nous ne les aurions cédées pour rien au monde. Nous n'avions pas de parents mais une tuerie d'oncle. Il nous conduisait jusqu'à la brasserie la plus proche, nous commandait un Coca ou un chocolat chaud, selon la saison, et nous vidions nos cartables sur les tables rondes. Des clients s'arrêtaient pour jeter un œil sur nos cahiers, proposaient une solution, corrigeaient une faute. Nous n'avons jamais râlé pour faire nos devoirs. C'était un moment convivial, avec notre oncle adoré, au milieu d'un joyeux brouhaha.

Nous ne savions pas ce qu'il faisait exactement. Je pense que lui non plus. Nos grands-parents avaient fait fortune dans l'immobilier et des loyers affluaient chaque mois sur ses comptes. Cela suffisait largement pour financer ses journées et surtout ses soirées. Nous n'avons jamais manqué de rien et étions toujours vêtues à la dernière mode. Tonton Jérèm' adorait le shopping, et les vendeuses étaient

prêtes à déplier le magasin pour lui. Plus tard, cela a été difficile de découvrir que je pouvais être invisible pour une vendeuse ou un serveur. Lui, tout le monde le voyait.

Durant l'été de nos onze ans, nous avons découvert Harry Potter et tout s'est éclairé. Nos parents avaient été tués par Voldemort et nous nous retrouvions seules avec notre oncle. La comparaison n'était pas gentille pour Tonton Jérèm', qui était l'exact opposé du personnage d'oncle Vernon, mais cela ne nous a pas arrêtées. La perspective d'être bientôt convoquées pour rejoindre Poudlard balayait tout. Nous avons donc commencé à surveiller la boîte aux lettres et à guetter l'arrivée d'une chouette.

Hélas ! Rien n'est arrivé, et en septembre nous n'avons pas embarqué dans le Poudlard Express, mais dans un autocar orange, aux sièges usés et crasseux. Le chauffeur était dépressif, et lorsqu'il actionnait le système d'ouverture pneumatique des portes, c'était son soupir qu'on entendait. Il nous a déposées devant le collège Nelson-Mandela, à l'architecture bien décevante. Un container géant percé de fenêtres avait été déposé au milieu d'une cour de béton et repeint couleur prison. Au-dessus du portail flottaient tristement les drapeaux délavés tricolore et européen, et celui de la région Île-de-France. Nous nous sommes retrouvées esseulées au milieu d'une horde de Moldus. Heureusement, pour la première fois depuis longtemps, nous étions dans la même classe. Nous avons été séparées en primaire, en vertu d'une obscure recommandation de l'Éducation nationale préconisant « de rompre l'autosuffisance du duo et d'éviter de créer une hiérarchie scolaire ». J'ai retrouvé la lettre lorsque j'ai

fouillé dans les papiers de maman, à la recherche de... Mais n'anticipons pas. Je dois écrire les choses dans l'ordre.

Je n'avais pas de signe particulier, pas de pouvoir magique, pas de handicap à surmonter. Je suis allée chez l'orthophoniste, chez l'orthodontiste. Je portais sur les dents les bagues que je rêvais d'avoir aux doigts. Nous étions inscrites au club de handball. J'en garde le souvenir d'un ballon collant et de consignes déroutantes. Laura était plus douée que moi. C'était la reine de l'interception. Elle jaillissait comme un cobra, coupait la passe et partait dans des contre-attaques éclair qu'elle concluait d'un élégant saut en suspension.

On nous voyait semblables, mais je me suis toujours sentie à l'opposé de ma jumelle. C'était irréel qu'on puisse nous confondre, nous étions si distinctes. Les autres étaient aveuglés par notre ressemblance, quand je ne voyais que nos différences. J'étais experte dans le jeu des mille erreurs entre l'original et sa reproduction. Elle était ma version rêvée, celle que j'aurais aimé être. Elle tenait tête lorsque je reculais, et c'était confortable de rouler dans son sillage, comme une cycliste à l'abri du vent.

Depuis l'enfance, nous étions trois, ou plutôt 2 + 1. Nous avons simplement formé un nouveau trio avec Tonton. Perdre ma mère était douloureux, mais perdre ma sœur aurait été effroyable. C'est elle qui domine mon enfance, qui est au centre de tous mes souvenirs. Ma mère est un personnage important mais secondaire. Le projecteur est braqué sur Laura, l'intrépide, l'insaisissable Laura. L'héroïne, c'est Laura. Mes souvenirs, c'est Laura.

Mes chagrins, mes fous rires, c'est elle. Les cavalcades dans la maison, les cache-cache dans le jardin, la fouille des placards pour débusquer les cadeaux de Noël, la cheffe de bande dans la cour de l'école. Elle est toujours devant moi et j'essaie de la suivre. Dans mes souvenirs, parfois j'hésitais ou tentais une timide suggestion pour choisir une trajectoire différente, mais Laura argumentait, me cajolait, arrivait toujours à ses fins. Je n'étais pas de taille pour lutter. Pas une fois je n'en ai souffert. J'étais ravie d'avoir ce tourbillon dans ma vie. Sans elle, je serais restée dans ma chambre ou dans un coin de la cour.

Et elle, qu'aimait-elle chez moi ? Que serait-il arrivé si j'avais renoncé à la suivre ? Serait-elle revenue sur ses pas ? Je n'ai jamais voulu faire le test, j'avais bien trop peur de la perdre.

Il n'y a qu'une exception à cette fusion...

Notre pottermania était née sur le canapé du salon, avec le coffret DVD de la saga. Orpheline de nouveaux épisodes, j'ai demandé à Tonton de m'acheter les livres, pour prolonger le plaisir. J'ai dévoré le premier et j'ai eu une révélation : un roman pouvait être encore plus puissant qu'un film ! À l'écran, j'en prenais plein les yeux, mais les images défilaient comme un paysage derrière une vitre, sans que je puisse contrôler la vitesse ou m'attarder sur des détails. En lisant, je pouvais prendre mon temps, savourer, revenir en arrière, et surtout imaginer ! Avec les livres de J. K. Rowling, j'ai été transportée dans un univers fabuleux, où mon imagination s'associait à la sienne pour créer les décors et modeler les personnages. Grâce à elle, j'ai découvert le métier de lecteur, bien plus excitant que celui de spectateur. Je pouvais être malicieuse,

intrépide, créative, sans bouger de ma chambre. Cela compensait douillettement ma nature tranquille. À quoi bon s'inventer des histoires quand les pages en sont pleines ?

Après avoir lu plusieurs fois les sept volumes, j'ai enchaîné avec des livres de fantasy, puis des comédies acidulées, avant d'aller piller les étagères de la chambre de maman. La lecture est devenue le seul territoire où je m'aventurais sans ma sœur. Elle soupirait quand elle me voyait revenir de la médiathèque avec une nouvelle pile à lire, secouait la tête quand elle me trouvait pelotonnée dans un fauteuil, me tirait par le bras, me chuchotait ses envies d'extérieur, jusqu'à ce que je cède. J'insérais alors à regret un marque-page dans ma lecture en cours, et elle m'arrachait à mes compagnons de papier.

En quatrième, Laura est sortie avec un garçon. J'ai alors réalisé combien j'étais dépendante d'elle. Mes amies étaient d'abord les siennes et notre groupe était désespéré sans son animatrice. Privées de son énergie, nous dérivions comme un voilier sans vent. Elle avait fini par se lasser de son petit copain et il s'était alors rapproché de moi, se rabattant sur la contrefaçon après avoir goûté l'original. Je l'avais repoussé, dégoûtée.

J'étais sortie à mon tour avec Romain, un blondinet doué en dessin. Laura était furieuse. Je suis vite revenue dans ses jupes.

Nous avons grandi. J'ai continué à lire, et Laura a continué à jouer au hand, de plus en plus. Elle a été détectée par la fédération et a intégré les sélections régionales puis nationales. Son bras gauche est vite devenu l'un des plus redoutés de France. Après

deux ans de sport-études au CREPS de Châtenay-Malabry, elle a signé à dix-huit ans un contrat pro avec les lionnes du club d'Issy Paris Hand 92. La séparation a été difficile, j'avais perdu mon moteur. Je me suis retrouvée seule avec Tonton Jérèm'. Il a été adorable, comme toujours. Un week-end sur deux, nous allions voir les matchs au Palais des sports. Nous faisions aussi certains déplacements. C'était l'occasion pour lui de sortir sa décapotable et d'éviter soigneusement l'autoroute. J'aimais ces virées à deux. Nous étions assis sur des gradins dans des salles bruyantes et nous regardions Laura bondir à des hauteurs vertigineuses et planer avec grâce avant de balancer un missile en lucarne. Nous étions plongés dans une ambiance de kermesse joyeuse, les oreilles explosées par les cornes de brume et les trompettes, les applaudissements et la fanfare des supporters, et un frisson me parcourait lorsque le speaker scandait notre nom, après un nouveau but de ma sœur.

Entre les matchs, j'ai dû apprendre à vivre sans ma jumelle. Elle partait chaque soir à l'entraînement, après les cours. J'ai alors suivi ma passion pour les jardins, née durant mon enfance, au parc Montsouris. Maman adorait aller au cinéma. Nous étions des fidèles de la séance de onze heures, le dimanche matin, dans des salles à moitié vides. En sortant, nous allions déjeuner au restaurant, et aux beaux jours, nous pique-niquions dans ce parc, au milieu des cèdres et des tulipiers. Nous nous installions sur la pelouse au bord de l'étang et nous tartinions nos sandwiches en partageant nos impressions du film. L'été, lorsque la chaleur était trop forte, nous nous abritions à l'ombre des

saules pleureurs. Certains gardent des dimanches après-midi des souvenirs d'ennui, les miens sont baignés d'insouciance. Nos devoirs étaient faits et le lundi encore loin, tenu à distance par les sous-bois et les bosquets. Nous faisions des parties de frisbee, de badminton ou de foot. Ce n'était pas mon activité préférée. Je finissais invariablement dans les buts, situés entre le panier de pique-nique et une veste, bombardée par les tirs de maman et de Laura. Heureusement, d'autres enfants proposaient de se joindre à nous, et je pouvais céder ma place à un gamin plus doué pour les plongeurs. Nous organisions ensuite d'autres jeux avec ces nouveaux copains, et maman en profitait pour sortir un livre, pendant que nous disparaissions dans les allées du parc. Lorsque je me souviens de ces dimanches, cette image surgit la première. Nous revenions de nos parties de cache-cache ou de chat perché, échevelées et essoufflées, et nous la trouvions tranquille, adossée à un arbre, absorbée dans sa lecture. Elle ne levait la tête qu'au tout dernier moment, lorsque nos silhouettes coupaient son soleil, et nous demandait, avec son joli sourire de maman : « Alors les filles, vous vous amusez bien ? »

Quand le soleil passait derrière les arbres, et que l'ombre montait comme une marée, le dimanche soir commençait. Nous regagnions notre refuge du square Montsouris et poussions la porte bleue d'une maison couverte de lierre. Nous y avons passé toute notre enfance, et nous l'habitons encore aujourd'hui. Papi et mamie nous y ont accueillis, et maman en a hérité après leur mort.

Nous connaissons la plupart des habitants du square depuis notre enfance. Les villas se

transmettent de famille en famille. Nous avons quand même quelques voisins plus récents : un célèbre couturier et la compagne d'un ancien président de la République. La maison se dresse sur deux étages étroits. Le salon et la cuisine sont au rez-de-chaussée. Maman avait fait abattre la cloison qui les séparait, pour ouvrir l'espace. Les meubles sont aussi anciens que la maison, et le minuscule hall d'entrée, avec son meuble porte-manteaux et son sol pavé de carreaux noirs et blancs, est un couloir temporel menant au dix-neuvième siècle, vers un salon où les visiteurs s'installent dans des bergères à tissu bleu pâle. Le mur de la montée d'escaliers est tapissé de livres. Ses marches en bois sont merveilleusement patinées et Laura a accompli un jour l'exploit de descendre deux étages en luge. Il y a deux chambres au premier étage, et deux autres au second, les nôtres. Dans chacune, un parquet blanc et une fenêtre immense, presque aussi haute et large que le mur, donnant sur les feuillages de la rue. Nous n'avons pas de jardin, mais un atelier avec verrière sur cour, que j'ai transformé en serre. Nous avons aussi un extérieur secret. Depuis notre étage, une échelle permet d'accéder à une terrasse sur le toit. Nous y avons passé des heures avec Laura et n'y avons jamais invité personne. C'est notre base secrète. Elle est légèrement encaissée et offre une vue rasante sur les chiens assis et les cheminées voisines. En se dressant sur la pointe des pieds, on aperçoit les arbres du parc Montsouris, le dôme doré des Invalides et la tour Montparnasse. L'été, nous y montons nos transats pour prendre des bains de soleil. C'est notre salle de jeux, d'étude et de danse.

J'aime surtout les bruits de notre maison. Cette vieille mamie est percluse de douleurs. Ses planchers craquent, ses portes grincent, ses robinets gémissent et ses canalisations ronflent. J'y suis souvent seule maintenant, mais je m'y sens en sécurité. La maison fait partie de la famille et je ressens sa présence. Elle veille sur nous depuis notre enfance. J'en connais chaque recoin, chaque niche, chaque étagère. Je sais comment soulever la poignée de ma chambre, pour ouvrir la porte sans trop de bruit, et filer rejoindre Laura dans son lit pour papoter dans le noir. Je sais dans quel pot se trouve la clef du secrétaire en marqueterie. Je sais derrière quelle plinthe dorment les bijoux de mamie. Je sais où maman cachait les cadeaux de Noël : à l'intérieur de la cheminée endormie et dans la cave à vins, dont la trappe d'accès est dissimulée sous le tapis du salon. Avec Laura, nous avons mis longtemps à trouver cette dernière cachette, et nous étions aussi excitées que les découvreurs du tombeau de Toutânkhamon. C'est notre maison de campagne, au cœur de Paris, aussi introuvable que la cave de Batman.

À seize ans, pendant que Laura suait sur les parquets, je suis partie explorer les autres parcs de Paris. J'ai rencontré le Luxembourg, le romantique et sage Monceau, les mésanges huppées et les peruches à collier du parc de Bagatelle, les vignes du méconnu Georges-Brassens, les pentes et les chutes des Buttes-Chaumont, les serres et la roseraie du Jardin des Plantes, les cerisiers et les pommiers du jardin Catherine-Labouré, le panorama depuis les hauteurs du parc de Belleville. J'ai découvert des mondes merveilleux, des grottes, des rivières, des lacs cachés au cœur de la ville. En lisant les

petites plaques vertes plantées au pied des arbres, j'ai appris des noms féeriques : plaqueminiers, féviers, sophoras, parasols chinois, cornouillers, micocouliers...

Je savourais enfin pleinement ces moments de solitude et de tranquillité, sans partie de foot ou de cache-cache. Je suis une exploratrice introvertie, rêveuse mais pas téméraire.

Les parcs me procurent les mêmes délices que la lecture : une évasion facilement accessible, et la découverte de mondes cachés, presque sans bouger de chez moi. Les grilles du jardin franchies, mon esprit se libère et divague, comme un chien dont on a décroché la laisse. J'ai l'impression de me déployer complètement, d'être une voile enfin gonflée par le vent. Laura a besoin de courir et de suer, j'ai besoin de flâner et de respirer. Je suis née et j'ai grandi en ville, dans un univers de densité minérale. Pourtant, je ne me sens pas citadine. Pour moi, les jardins couvrent Paris, comme les océans couvrent le globe.

Il a donc été facile pour moi « de savoir ce que je voulais faire dans la vie ». Après mon bac, j'ai intégré l'École nationale supérieure de paysage à Versailles. J'y suis encore aujourd'hui, en dernière année.

Douze ans après la mort de maman, nos vies avaient donc repris une trajectoire classique. Tonton avait réussi sa mission de nous amener jusqu'à l'âge adulte, et Laura et moi avons trouvé notre voie, chacune de notre côté. Un coup de tonnerre allait pourtant bouleverser nos existences, bien au-delà de ce que nous avons connu enfants

avec la mort de maman, et j'allais découvrir que la foudre du malheur peut frapper deux fois au même endroit. Pour en parler, il me faut revenir un an en arrière, quelques semaines avant que notre monde ne s'écroule, lorsque notre ciel était encore bleu...